

MICHEL TOURNIER

de l'Académie Goncourt

Le vent Paraclet

essai

nrf

GALLIMARD

LE VENT PARACLET

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt exemplaires sur vergé blanc de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 20 et trente exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre numérotés de 21 à 50.

© Editions Gallimard, 1977.

I

L'enfant coiffé

Quand vous aurez fini de me coiffer,
J'aurai fini de vous haïr.

Saint-John Perse.

Mon grand-père maternel avait six ans lorsque les Prussiens firent leur entrée à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or), son village natal. C'était en 1871. Je l'ai entendu plus d'une fois raconter l'anecdote du « pupitre ». Le pupitre, c'était lui, car le chef de la clique militaire disposée sur la place du village l'avait choisi parmi les enfants du premier rang des badauds pour porter sa partition. Le petit Edouard soutenait à deux mains le grand cahier qui s'appuyait sur son front. On ne le voyait donc pas. Mais on l'entendait, car il hurlait, et ses sanglots bruyants se mêlaient aux flonflons de la fanfare prussienne. Un enfant en larmes caché par l'œuvre qu'il porte, cette petite image traditionnelle dans la famille vient à propos pour fournir une manière de frontispice à cet essai.

Son frère Gustave, de cinq ans son aîné, tira un bien meilleur parti de la pénible situation d'occupé. Il se lia d'amitié avec le flûtiste de la clique et se fit initier par lui à l'allemand et à la musique. C'est à cette source que remonte une double tradition à laquelle la famille est demeurée fidèle jusqu'à présent, la flûte et la « germanistik ».

Vingt ans plus tard, Edouard Fournier ouvrait dans ce même Bligny la pharmacie qui s'y trouve encore. Il devait en rester maître jusqu'en 1938, c'est-à-dire près d'un demi-siècle. C'était un apothicaire à l'ancienne qui faisait tout lui-même, pilules, sirops, cachets, onguents, suppositoires. Il était botaniste, mycologue, grand connaisseur en vins (de Bourgogne, les seuls...), il jouait, comme son frère aîné, de la flûte, et composait des petits poèmes qui paraissaient le dimanche dans l'*Ami des foyers*. Longtemps il fut le photographe des conscrits, des jeunes mariés, des nouveau-nés et des premiers communiant. Lorsqu'il se retira, j'étais trop jeune pour m'intéresser à ses archives photographiques qui furent totalement dispersées ou détruites. Aujourd'hui je regrette ces innombrables clichés qui portaient témoignage sur une époque et singulièrement sur les visages d'une époque. Je crois que chaque génération a un visage à nul autre semblable parce qu'il reflète mystérieusement le monde auquel il fait face. Qui niera que le cinéma, la télévision, les voyages ultra-rapides ont changé les traits et l'expression de l'homme d'aujourd'hui ?

Edouard Fournier avait son banc à l'église et portait la bannière des processions de la confrérie de Saint-Sébastien. Il détestait Flaubert, coupable d'avoir réuni dans l'affreux M. Homais un pharmacien et un anticlérical¹. C'était un homme jovial, emporté, à la

1. Relisant un jour *Madame Bovary* en présence de ma mère, je tombe sur une phrase si belle dans son « hénaurmité », comme disait justement Flaubert, que je ne peux m'empêcher de la lui lire à haute voix. Il s'agit de M. Homais disant d'Emma Bovary : « C'est une femme de grands moyens et qui ne serait pas déplacée dans une sous-préfecture. »

J'oubliais que j'avais devant moi la fille du pharmacien de Bligny-sur-Ouche. Elle me rappela que dans ce petit bourg la ville de référence n'est

voix tonnante, mais la force de caractère n'était pas sa principale qualité. Il le paya. Rarement un homme dont la vie fut au total assez malheureuse posséda au départ autant d'atouts de bonheur dans son jeu : une santé de fer, une nature de grand jouisseur, une foi de charbonnier, un métier admirable dans une des provinces les plus avenantes de France, cette Bourgogne opulente et raffinée, au climat sec, aux hivers glacés, aux étés brûlants. Mais cela est une autre histoire.

Dès ma plus petite enfance son officine a été le royaume de mes vacances (je l'entends encore rectifier avec une douceur offusquée : « Une pharmacie n'est pas une boutique, c'est une officine. »). Son apparence sage et classique cachait une vraie caverne d'alchimiste. La façade était banalement rectangulaire et toute de bois sombre, mais déjà le dallage était l'œuvre d'une équipe de céramistes piémontais qui avaient exigé de travailler sans témoins. Et il y avait dans la vitrine deux grosses urnes de verre pleines d'un liquide coloré — vert à droite, rouge à gauche — que faisaient flamber des ampoules électriques placées derrière. Les bocaux de porcelaine blanche dont les inscriptions dorées annonçaient d'inoffensives médecines — réglisse, jujube, boules de gomme ou vétiver — s'interrompaient de part et d'autre d'une redoutable armoire toujours fermée dont la petite clef ne quittait pas la chaîne de montre du pharmacien, et

pas la préfecture, Dijon, mais la sous-préfecture, Beaune, beaucoup plus proche. Et qu'en effet c'était — c'est peut-être encore — pour les gens de Bligny un signe d'urbanité que de fréquenter la société de Beaune.

Où le coup de pouce caricatural de Flaubert apparaît, c'est lorsqu'il fait parler Homais d'une « sous-préfecture ». Le pharmacien de Bligny aurait dit : « C'est une femme de grands moyens et qui ne serait pas déplacée à Beaune. »

qui contenait les toxiques et les stupéfiants. Il y avait un réduit encombré de bouteilles, de sacs, de dames-jeannes, de tonneaux. Un jour ayant débouché une bonbonne, j'ai approché mon nez du goulot. J'ai eu la sensation très précise d'un coup de poing en pleine figure qui m'a fait chanceler en arrière. Ce n'était que de l'ammoniaque, mais cinquante litres d'ammoniaque. D'ailleurs, c'était surtout par les odeurs que ces lieux étaient magiques, par l'odeur au singulier devrais-je dire, car ils avaient une odeur caractéristique, homogène, inoubliable qui devait résulter dans sa complexité des remugles chimiques et médicinaux les plus divers, les plus agressifs, mais fondus, amortis, subtilisés par de longues années de concoction.

Pourtant c'est par les mots que ce milieu m'a le plus enrichi. Des mots, il y en avait partout, sur les étiquettes, sur les bords, sur les bouteilles, et c'est là que j'ai vraiment appris à lire. Et quels mots ! A la fois mystérieux et d'une extrême précision, ce qui définit les deux attributs essentiels de la poésie. La suscription d'une fiasque empaillée au col grêle et haut m'est restée en mémoire parce qu'elle chante magiquement à l'oreille : *Alcoolat de coloquinte*. Je devais apprendre plus tard que cette exquise musique désigne le plus amer et le plus dévastateur des purgatifs.

Il y avait aussi sous les combles, dans la mansarde dont les murs et les lambris avaient été tapissés entièrement avec des pages illustrées du *Magasin pittoresque* une bibliothèque poudreuse principalement d'ouvrages médicaux où je puisais une science terrifiante et délicieuse qui me faisait rire de pitié devant mes camarades de classe réduits au *Petit Larousse* pour découvrir les secrets de l'amour. Cette mansarde meublée d'un seul

canapé poussiéreux était un lieu de rêve et de retraite idéal. Quand il pleuvait, l'ensemble des pentes de la toiture avec ses chéneaux et ses gouttières composait une musique complexe et sanglotante que l'on écoutait en regardant tomber la nuit.

Parfois d'un air innocent, j'interrogeais mon grand-père. Je revois son large dos penché sur la balance de précision qu'il avait sortie de sa cage de verre, la calotte repoussée sur la nuque, les lunettes descendues au bout de son nez ; il frappait à petits coups de sa main droite sa main gauche tenant une feuille de papier pliée en deux dans l'angle de laquelle une poudre blanche croulait en infimes quantités dans une cupule.

— Dis, grand-père, qu'est-ce que ça veut dire : DI-URE-TIQUE ?

Et lui sans bouger :

— Tu bois un verre t'en pisses deux.

Il y avait encore une cour intérieure dominée par le clocher de la mairie qui sonnait deux fois chaque heure, chaque demie et chaque quart, ce qui faisait un incessant concert. Cette cour donnait sur la rue par un porche assez long pour servir de garage à la silhouette anguleuse et haut perchée de la Citroën B 12 achetée vingt-cinq mille francs-or en 1924, somme formidable qui est inscrite dans le folklore familial. Edouard qui ne se serait jamais hasardé à en lever le capot ne perdait pas une occasion de vanter l'élégance du porte-bouquet de cristal ou la qualité pure laine des sièges et des tapis. A l'autre bout de la cour se dressaient les hautes portes de la grange où dormaient les bûches de l'affouage, les pommes de terre et les bicyclettes de l'été. C'était un lieu de fraîcheur obscure fleurant la pomme blette, le champignon séché et le vin, refuge des chats, des chats-

huants, des souris et des chauves-souris, où nous ne nous aventurons pas la nuit.

Trois fois par jour le petit train de la ligne Arnay-Beaune tiré par une mignonne et fulminante locomotive passait à grand raffut devant la maison. Le dernier train était assez tardif pour que nous fussions couchés quand il s'annonçait par un coup de sifflet en entrant dans le village. Mais outre le tintamarre, nous ne manquions rien de la fantasmagorie lumineuse que ses éclairages projetaient au plafond de notre chambre à travers les lames des volets.

On traversait la route, et on changeait d'univers. En face de la pharmacie se trouvait la belle propriété du médecin du village, le docteur Gabriel Roy. C'était un petit homme dont l'air illuminé, les yeux bleus et la barbe blonde s'accordaient à l'esprit quelque peu mystique. On n'imagine pas au demeurant une famille plus intégralement médicale que la sienne. Ils étaient trois frères et quatre sœurs. Celles-là comptaient trois pharmaciennes et une stomatologue. Côté hommes, il y avait outre le généraliste Gabriel, le chirurgien Jean, et Joseph, célèbre homéopathe.

Le docteur Gabriel Roy avait huit enfants qui étaient nos compagnons de jeu. Ma préférée, Geneviève, avait la douceur et la blondeur de son prénom. Dans la pochette-surprise de son destin, elle a trouvé une sorte de conte de fées. Cherchant une gouvernante pour ses enfants Alexandre et Christina, Aristote Onassis s'adressa à l'école suisse de puériculture où Geneviève faisait ses études. Le choix tomba sur elle. La petite campagnarde de Bliigny-sur-Ouche se trouva ainsi subitement incorporée à la famille de celui dont Maria Callas disait : « Il est beau comme Crésus ! » Elle dut s'habi-

tuer à la présence constante de gorilles aux poches boursouflées qui veillaient à la sécurité de ses trop précieux enfants. Elle passa une partie de sa vie à bord du *Christina*, le plus beau yacht du monde, tellement que les enfants ayant grandi et elle redevenue libre, elle en épousa le commandant. Naturalisée grecque, elle habite depuis à Athènes. Un autre mariage nous rapprochait. Son oncle, le célèbre homéopathe Joseph Roy, était devenu le nôtre en épousant la plus jeune fille du pharmacien, ma tante Marie-Louise.

Pourtant une angoisse insurmontable me tenait éloigné des réunions de cette famille médicale qui prenait à mes yeux des allures ogresses. Car la familiarité de la pharmacie n'a nullement contribué à me rapprocher du milieu médical, bien au contraire. Je comprends aujourd'hui le sens de l'apprentissage que j'y faisais. Tout se passait comme si j'apprenais là à me soigner moi-même pour n'avoir pas à me jeter en cas de besoin entre les mains redoutables des médecins. Cet espoir n'a pas été déçu. A l'heure où j'écris ces lignes, le dernier médecin que j'ai consulté se perd dans un passé si lointain que son souvenir s'est complètement effacé de mon esprit. En fait je vis sur une douzaine de médicaments que j'ai trouvés seul, parmi lesquels il en est certainement qui n'agissent qu'en placebos, et dont j'use parcimonieusement et en toute satisfaction.

C'est qu'à l'aube de ma petite préhistoire personnelle, il y avait eu l'Agression, l'Attentat, un crime qui a ensanglanté mon enfance et dont je n'ai pas encore surmonté l'horreur.

J'avais quatre ans. J'étais un enfant hypernerveux, sujet à convulsions, un écorché imaginaire, perpétuellement en proie à des maladies, les unes classiques, les

autres totalement inédites, la plupart sans doute en partie d'origine psychosomatique. Un matin deux inconnus firent irruption dans ma chambre : blouse blanche, calot blanc, au front le laryngoscope flamboyant. Une apparition de science-fiction ou de film d'épouvante. Ils se ruèrent sur moi, m'enveloppèrent dans un de mes draps, puis entreprirent de me déboîter la mâchoire avec un écarteur à vis. Ensuite la pince entra en action, car les amygdales, cela ne se coupe pas, cela s'arrache, comme des dents. Je fus littéralement noyé dans mon propre sang.

Je me demande comment on ranima la loque pantelante que cette agression ignoble avait faite de moi. Mais quarante-cinq ans plus tard, j'en porte encore les traces et je reste incapable d'évoquer cette scène de sang-froid. Au cours de la dernière guerre des fillettes impubères furent violées par la soldatesque. J'affirme qu'elles en furent moins traumatisées qu'un enfant de quatre ans après une pareille scène d'égorgeement, et que par conséquent un soudard aviné, armé jusqu'aux dents, ivre d'impunité est moins dangereux pour l'humanité que certains chirurgiens, fussent-ils professeurs à la Faculté. Je dis qu'il est tragique qu'une brute imbécile de l'espèce de mon chirurgien n'eût pas été interdite dès son premier méfait et à tout jamais dans une profession qu'il était aussi visiblement incapable d'exercer. Cet équarrisseur s'appelait Bourgeois. C'était un praticien célèbre. C'est le seul homme au monde que je haïsse absolument parce qu'il m'a fait un mal incalculable m'ayant tatoué dans le cœur à l'âge le plus tendre une incurable méfiance à l'égard de mes semblables, même les plus proches, même les plus chers.

Je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'au jour où

mystérieusement la nouvelle de sa mort m'est parvenue. Il y a ainsi des êtres auxquels par l'amour ou par la haine nous sommes liés, et dont nous pistons secrètement le destin, même si nous ne les voyons jamais. Ce jour-là, j'ai respiré mieux. Il m'est doux d'imaginer qu'il eut une agonie atroce et interminable.

Cette sanglante mésaventure dont s'éclabousse mon enfance comme d'un grand soleil rouge, je n'ai pas fini de la ruminer et d'en tirer toute sorte de questions, d'idées, d'hypothèses. L'enfance nous est donnée comme un chaos brûlant, et nous n'avons pas trop de tout le reste de notre vie pour tenter de le mettre en ordre et de nous l'expliquer.

Je crois que je me suis assez vite remis de l'épreuve et que mes tourmenteurs purent se féliciter de leur joli travail — si ce n'est qu'il fallut renoncer à m'emmener faire les courses : la vue du tablier blanc maculé de sang du boucher me donnait des convulsions. L'un des aspects les plus paradoxaux de l'enfant, c'est le curieux mélange de fragilité et de solidité dont il fait preuve. Oui, il se révèle à la fois infiniment vulnérable et tout à fait increvable. L'un et l'autre sont sans doute nécessaires, car s'il importe que tout s'imprime et marque sur cette chair tendre, encore ne faut-il pas qu'il meure de ses blessures.

Initiation. Le mot se présente ici sous ma plume, enrichi de tout ce que mes études d'ethnographie m'ont appris sous ce terme. L'initiation d'un enfant se fait par un double mouvement : entrée dans la société — principalement des hommes —, éloignement du giron maternel. En somme, passage d'un état biologique à un statut social. Et cela ne va jamais sans larmes ni cris. Brûlures, morsures, mutilations, arrachage de dents, la liste des

supplices infligés à l'enfant dans les sociétés dites primitives, comme prix du statut d'homme à part entière, est inépuisable. Cela peut aller jusqu'à la mise à mort — symbolique — du candidat qui est censé renaître ensuite, reprendre sa vie *ab initio* en ayant cette fois pour mère un homme, le sorcier ¹.

L'arrachage des amygdales doit-il être interprété comme le vestige inconscient, — et comme à l'état sauvage — d'un rite initiatique ? Je n'y avais pas songé, jusqu'au jour où un médecin pédiatre m'a avoué que la valeur thérapeutique ou préventive de l'opération est tout à fait nulle. L'hypothèse m'a paru confirmée par le fait pour le moins étrange que cette charcuterie est infligée incomparablement plus souvent aux garçons qu'aux filles — lesquelles échappent traditionnellement aux sévices initiatiques. Je l'ai rapprochée alors d'un autre attentat beaucoup plus caractérisé que les hommes commettent sur la personne des petits garçons, la circoncision. Cette mutilation se couvre elle aussi d'un prétexte soit religieux, soit hygiénique. Elle se ramène en fait à une mutilation anti-érotique — une castration symbolique — entraînant une diminution grave et irrémédiable de la sensibilité génésique par suite de la kératinisation de l'épiderme du gland. La fellation devient impossible, ou du moins si laborieuse qu'elle perd tout son charme. Le prépuce est une paupière. Le gland du circoncis est semblable à un œil auquel on aurait arraché sa paupière. Le cristallin exposé à toutes les atteintes extérieures deviendrait à la longue sec, épais, vitreux et perdrait sa transparence. La vision de cet œil ne serait plus que globale, grossière, approximative.

1. Cf. *La Mort Sara*, Plon, où Robert Jaulin rapporte les épreuves initiatiques auxquelles il a tenu à se soumettre en Afrique centrale.

Il y aurait au demeurant une statistique bien révélatrice à établir. Si les chiffres faisaient apparaître que les circoncis sont sensiblement moins souvent soumis à l'arrachage des amygdales que les incirconcis, le caractère de vestige initiatique des deux agressions se trouverait mis en évidence, puisque aussi bien c'est le seul point qu'elles aient en commun et qui leur permette de se substituer l'une à l'autre.

Quant à l'éloignement du giron maternel, je devais en faire l'expérience deux ans plus tard.

J'avais six ans, une tête énorme sur un corps de moineau, ni sommeil, ni appétit. Il était clair que je ne survivrais pas longtemps au climat parisien. C'est sans doute à cet âge que j'ai pris conscience de mon antipathie radicale envers ma ville natale. Pour aimer Paris, pour chanter Montmartre et Pigalle, il faut être américaine comme Joséphine Baker, italien comme Yves Montand, ou danois comme Georges Ulmer. Mais quand on est né rue de la Victoire, dans le IX^e arrondissement, quand on a appris à marcher dans le square Louis-XVI, sur les cendres des victimes de la Terreur, à l'ombre du sinistre Mémorial, on ne chante pas, on vomit. Certes la millième partie de cette ville est couverte de monuments superbes et ouvre à l'œil de nobles perspectives, mais on ne vit pas dans les monuments, ni en perspective, et je ne sache pas de ville plus totalement étrangère à l'art du bien-être, plus radicalement inhospitalière, ni où l'arbre ait été plus stupidement sacrifié à l'automobile. Etant né à Paris, je me considère comme n'étant né nulle part, tombé du ciel, météore. C'est le cas au demeurant de tous les Parisiens, lesquels n'existent pas comme tels. Mon père était originaire de Dornignies, près de Douai, dans le Nord, et ma mère de Bourgoigne.

Paris est ainsi peuplé de provinciaux qui y passent le temps d'une carrière et fuient dès qu'ils le peuvent. Marseille, Lyon, Bordeaux doivent avoir une véritable population autochtone, vieille de plusieurs générations et possédant ses caractères propres, ses traditions, ses habitudes culinaires, un argot. Paris joue le rôle d'une pompe aspirante et foulante qui attire et repousse alternativement les Français provinciaux. Albert Thibaudet avait déjà remarqué combien rares sont les grands écrivains nés à Paris, à coup sûr pas un sur dix, comme le voudrait la simple proportion démographique, même si l'on fait abstraction du facteur qualitatif et culturel qui devrait avantager la capitale.

On prétend qu'Hitler avait en 1944 donné l'ordre à ses troupes d'incendier Paris avant de l'évacuer. Il aurait demandé en apprenant la nouvelle de la Libération : « Paris brûle-t-il ? » question dont on a fait le titre d'un film célèbre. Je me permets de douter de tout cela. Brûler Paris ? Comment une idée aussi sage aurait-elle pu naître dans une tête aussi mauvaise ? Je doute, mais s'il en était tout de même ainsi, je regretterais pour une fois qu'il n'eût pas été obéi, alors que pour une fois il avait si sagement décidé.

Bref je débarquai un soir de novembre 1931 à Gstaad, en Suisse, dans un home pour enfants à la fois souffreteux et dorés sur tranche, le Chalet Flora. Un torrent grondait au pied de la maison et donna à ma première soirée un caractère quasiment métaphysique. Car je m'étonnai de ce bruit, j'interrogeai tout le monde sur sa nature, son origine, et l'on s'étonnait de mon étonnement. Étant nouveau venu, j'étais seul à l'entendre. Cela ne dura évidemment pas, et je m'accoutumai à mon tour, mais quittant pour la première fois le milieu fami-

MICHEL TOURNIER

Le vent Paraclet

Cherchant un titre pour cet essai composé de souvenirs et de réflexions, l'auteur et ses amis avaient envisagé *Altérations, Matrices, Métamorphoses, Mues, Racines, Sources*. Chacun de ces mots exprime en effet l'un des aspects de ce retour en arrière accompagné par un effort pour dominer le désordre naturel de la vie.

Le vent Paraclet, c'est ainsi que devait primitivement s'intituler le roman de Michel Tournier qui parut finalement sous le titre *Les Météores*. Le projet d'écrire le roman du Saint-Esprit en restituant aux phénomènes météorologiques leur dimension sacrée n'avait été que trop partiellement réalisé, semblait-il, et le livre méritait un titre plus modestement profane.

Mais si l'évocation romanesque de l'Esprit s'est avérée trop difficile, son invocation reste justifiée au seuil et à chaque page d'une sorte d'autobiographie intellectuelle où l'auteur, passant de l'anecdote à la métaphysique et de la chronique à l'esthétique littéraire, cherche à approcher le secret de la création.

C'est qu'en écrivant ce livre, il n'a pas cessé de prier pour que le vent sacré soufflant sur sa vie l'embrase d'intelligence, et lui confère ses trois attributs essentiels, la subtilité, le faste et la drôlerie.

nrf



9 782070 296187



77-II A 29618

ISBN 2-07-029618-0

Extrait de la publication